



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 28 FEVRIER 1912

85ème Année

Le Général Langlois.

Paris, 18 février.

C'est avec une douleur profonde que j'enregistre ici la mort du général Langlois, sénateur et membre de l'Académie française, qui a succombé hier à Paris. A la pénible rupture d'une vieille et respectueuse amitié qui se brise, s'ajoute pour moi la pensée qu'une grande force intellectuelle disparaît, dont le pays n'a pas tiré tout le bénéfice qu'il aurait pu. Et je suis sûr que l'armée, qui connaît bien ceux qui l'aiment et savent la défendre, n'apprendra pas sans une émotion très vive qu'elle a perdu un des hommes qui avaient le plus fait pour elle, un des chefs qui étaient sa parure et son honneur.

Il y a bien longtemps que j'ai rencontré, pour la première fois, celui qui devait devenir pour moi un maître écouté et un conseiller si précieux. C'était au cours de certaines manœuvres, dont le directeur, assez mal qualifié, s'empêtrait facilement dans des déductions obscures et des conclusions qui ne concluaient pas. Tout à coup, nous vîmes gesticuler, dans la foule, un homme maigre, sec, avec des yeux de flamme qui portait l'uniforme de lieutenant-colonel d'artillerie. — "Vous avez quelque chose à dire, colonel ?" fit le directeur. — "Oui, mon général, si vous permettez. Et alors, il se fit comme une grande lueur. Les événements de la matinée, sortant de la pénombre diffuse où ils s'étaient, apparurent clairs, précis et concrets, dans leur succession naturelle. Les erreurs commises jaillirent de la gangue où les avaient enfermées des explications embarrassées. Toutes choses reprirent leur place, les bonnes comme les médiocres, les mauvaises aussi. Et, du résumé lumineux qui venait d'en être fait, sortirent des leçons nouvelles avec des enseignements inattendus. — "C'est quelqu'un !" murmuraient les officiers, conquis par cette lucidité soudaine. Et, en vérité, il y avait là une révélation.

Quelques semaines plus tard, le lieutenant-colonel Langlois était nommé professeur du cours d'artillerie à l'École supérieure de guerre. Tout de suite, son auditoire fut conquis. Cette parole sobre, nette, sûre d'elle-même, si captivante avec son léger accent de terroir, s'imposait par une autorité à laquelle nul n'échappait. Elle pénétrait dans les cerveaux, et s'y incrustait, pour laisser en eux une marque ineffaçable. Elle simplifiait le problème, elle éclairait les questions les plus abstraites à la lumière du raisonnement et du bon sens. Et il semblait vraiment qu'il n'y eût plus rien de délicat ni de difficile, dans l'étude de tant de matières ingrates, qui mêlent ensemble la mathématique pure et les résultats de l'expérience, en un dosage qui l'importe de bien déterminer pour qu'il n'aboutisse pas aux plus détestables combinaisons. Je crois bien que le colonel Langlois est le premier qui, d'une main habile et légère, en ait exactement fixé les proportions.

Mais il s'était imposé à lui-même un autre objectif, et il le poursuivait sans relâche. Il voulait doter notre armée de cette artillerie à tir rapide, dont il avait évalué la puissance et deviné la supériorité. Et, dès lors, on le vit apporter à son nouvel apostolat l'ardeur d'une conviction formelle, l'éloquence entraînant d'un précurseur, et aussi la fougue juvénile qui, en dépit des années, l'anima jusqu'au dernier jour.

Il prêchait, d'abord, dans sa chaire, et à des gens qui ne demandaient qu'à le croire, les mérites du petit calibre et du canon sans recul. Mais il allait aussi échauffer le zèle des ministres, secouer la torpeur des bureaux, galvaniser les comités somnolents. Sa dialectique se faisait tour à tour persuasive, impérieuse, irrésistible. Elle trouvait des arguments à la fois subtils et concluants. Surtout elle puisait une force irrédoublable dans son obstination et sa variété. Si bien qu'un jour le succès, comme c'était justice, couronna des efforts aussi généreux. La transformation du matériel d'artillerie fut ordonnée

et exécutée, en même temps que les méthodes de tir subissaient un remaniement complet qui devait assurer au nouvel engin son utilisation intégrale. La puissance du canon devint d'un coup infiniment redoutable, et telle que, parce que nous étions les seuls à l'exploiter entièrement, nous en tirâmes une force indiscutable et unique. Cette force, encore qu'un peu diminuée par le temps et la diffusion inévitable de toutes les découvertes enviables, n'a point complètement disparu. Il en reste assez même pour que la reconnaissance publique n'oublie point celui qui nous l'a donnée pendant si longtemps.

Je ne sais vraiment ce qu'il y avait de plus admirable en lui, de sa vigueur d'esprit ou de son inlassable activité physique. Il avait gardé l'une intacte jusqu'à la fin, mais malheureusement, il voyait l'autre s'étioler peu à peu, depuis deux ans que la maladie l'avait terrassé. Et il souffrait cruellement de cette diminution de soi-même, qui paralysait son ardeur toujours prête à servir la grande cause nationale, seule passion de l'honnête homme qu'il était. "Je ne suis qu'une vieille machine usée", me disait-il quelquefois avec tristesse. Et, comme je le récriais, en lui montrant quelle place il tenait partout, au Sénat, dans la presse, dans les lettres : "Peuh ! faisait-il, les ressorts ont encore un peu d'huile ; mais ils sont bien détraqués." Ceux qui lisent ses substantiels articles du "Temps", si nourris et si limpides, ne se seraient jamais doutés qu'il avait maintenant peine à les faire, non point par défaillance intellectuelle certes, mais parce que leur écriture était devenue une fatigue qu'il ne pouvait plus que difficilement supporter.

Il avait été cependant infatigable. Les longues chevauchées semblaient le rendre toujours plus ardent et plus alerte, parce qu'elles lui donnaient comme une illusion de la vie de campagne, dont l'évocation était pour son âme un stimulant constamment renouvelé. Il aimait à en rappeler l'image, dans les exercices qu'il dirigeait avec une constante recherche d'imprévu et de diversité. Je me souviens encore de l'animation qu'il apportait dans la conduite des manœuvres avec ses réels d'infanterie et d'artillerie, et de l'espace de joie grave que lui donnait le crépitement des balles et l'éclatement des obus. Ces manœuvres, il les avait inventées. Elles avaient même imposées, et non sans peine, car elles présentaient certains dangers. Il y apportait le sang-froid et une maîtrise qui, outre qu'ils rendaient tout accident impossible, révélait encore en lui les véritables qualités d'un chef.

Chef, il l'était bien réellement, par la tête autant que par le cœur. La décision et la fermeté de son commandement témoignaient de la connaissance approfondie qu'il avait des choses militaires. Mais une extrême bienveillance, jointe à la plus exquise bonté, les rendait faciles et légères. Jamais une parole dure ou violente ne lui échappait, même dans l'expression d'un mécontentement légitime. Je l'ai vu parfois admonester les gens avec sévérité, mais aussi avec une mesure et un tact qui donnaient à ses reproches une valeur que leur eût retirée l'aigreur. Et quand il voyait le coupable bien convaincu de son erreur ou de sa faute, il trouvait toujours à lui dire quelque mot de réconfort, qui le laissait contrit, mais non point ulcéré ni aigri. Au surplus, sa bonne humeur était inaltérable et sa gaieté si communicative qu'elles semblaient vouloir délier le poids des ans. "A vous voir, général, lui disait un jour une jolie femme, on vous prendrait pour un lieutenant." — "Madame, n'essayez pas, répondit-il en riant. Vous feriez trop de tort à des officiers méritants."

L'impitoyable limite d'âge, en le frappant en pleine vigueur, ne l'avait point réduit à l'inaction. A l'époque où il entra dans la retraite, au grand regret de l'armée, le

LA REVOLUTION AU MEXIQUE.

Les insurgés s'emparent de Ciudad Juarez.

El Paso, Texas, 27 février.— Ciudad Juarez, ville frontière du Mexique et l'un des postes douaniers les plus importants de la République voisine, est tombée entre les mains des rebelles ce matin.

La garnison a capitulé à 10 heures, après n'avoir offert qu'une faible résistance. L'attaque a commencé peu après huit heures. Les rebelles au nombre d'environ trois mille, partis d'Emiliano Vasquez Gomez, ont marché sur la ville de deux directions opposées, faisant pleuvoir tout en avançant, une véritable grêle de projectiles. La garnison, comprenant quelques centaines de troupes régulières, a repoussé la première attaque avec quelque succès, mais bientôt débordés par le nombre des soldats ont mis bas les armes et les envahisseurs ont pris complète possession de la ville.

A 11 heures du matin les insurgés paraissent par groupes en poussant des vivats en l'honneur de Gomez, dans les mêmes rues où moins de 10 mois auparavant Madero obtenait sa victoire finale qui assura la chute de Diaz. En raison du peu de résistance de la garnison il ne s'est passé aucun incident regrettable à la frontière, les insurgés ayant pris la précaution de ne pas diriger le feu de leurs mitrailleuses vers le nord, évitant ainsi de faire pleuvoir des projectiles sur le territoire américain.

Un seul homme a été blessé pendant le combat, le capitaine Romero, de l'armée régulière mexicaine et encore sa blessure a-t-elle été accidentelle. Les rebelles avaient parfaitement combiné leur plan d'attaque. Par une marche de nuit ils avaient encerclé la ville, portant leurs principales forces sur le côté nord-ouest où abrités par un vaste fossé d'irrigation ils avaient pu attendre le jour sans que la garnison eût vent de leur présence.

Cette manœuvre n'a du reste été qu'une réédition de celle employée par Madero lors de son attaque contre Juarez le printemps dernier.

L'armée insurgée qui occupe Juarez est commandée par le général Emilio Campo. Celui-ci a promis qu'il maintiendrait l'ordre, et jusqu'ici la conduite des rebelles a été exemplaire. Il n'y a eu aucune tentative de pillage, aucun cas d'ivresse, et l'ordre, autant qu'il est possible de parler d'ordre dans de telles conditions, règne à Juarez.

Du côté américain toutes les précautions sont prises pour éviter les violations de frontière, comme il en est malheureusement fréquemment survenu lors de la dernière révolution. La garnison américaine d'El Paso a été renforcée et compte maintenant le 22me d'Infanterie au grand complet, une batterie d'artillerie de campagne, quatre compagnies du 15me d'Infanterie, quatre escadrons du 4me de cavalerie. D'autre part de nombreux détachements de cavalerie, sous les ordres du colonel Steever, sont chargés du service de patrouille à la frontière.

LA REVOLUTION AU MEXIQUE.

Les insurgés s'emparent de Ciudad Juarez.

El Paso, Texas, 27 février.— Ciudad Juarez, ville frontière du Mexique et l'un des postes douaniers les plus importants de la République voisine, est tombée entre les mains des rebelles ce matin.

La garnison a capitulé à 10 heures, après n'avoir offert qu'une faible résistance. L'attaque a commencé peu après huit heures. Les rebelles au nombre d'environ trois mille, partis d'Emiliano Vasquez Gomez, ont marché sur la ville de deux directions opposées, faisant pleuvoir tout en avançant, une véritable grêle de projectiles. La garnison, comprenant quelques centaines de troupes régulières, a repoussé la première attaque avec quelque succès, mais bientôt débordés par le nombre des soldats ont mis bas les armes et les envahisseurs ont pris complète possession de la ville.

A 11 heures du matin les insurgés paraissent par groupes en poussant des vivats en l'honneur de Gomez, dans les mêmes rues où moins de 10 mois auparavant Madero obtenait sa victoire finale qui assura la chute de Diaz. En raison du peu de résistance de la garnison il ne s'est passé aucun incident regrettable à la frontière, les insurgés ayant pris la précaution de ne pas diriger le feu de leurs mitrailleuses vers le nord, évitant ainsi de faire pleuvoir des projectiles sur le territoire américain.

Un seul homme a été blessé pendant le combat, le capitaine Romero, de l'armée régulière mexicaine et encore sa blessure a-t-elle été accidentelle. Les rebelles avaient parfaitement combiné leur plan d'attaque. Par une marche de nuit ils avaient encerclé la ville, portant leurs principales forces sur le côté nord-ouest où abrités par un vaste fossé d'irrigation ils avaient pu attendre le jour sans que la garnison eût vent de leur présence.

Cette manœuvre n'a du reste été qu'une réédition de celle employée par Madero lors de son attaque contre Juarez le printemps dernier.

L'armée insurgée qui occupe Juarez est commandée par le général Emilio Campo. Celui-ci a promis qu'il maintiendrait l'ordre, et jusqu'ici la conduite des rebelles a été exemplaire. Il n'y a eu aucune tentative de pillage, aucun cas d'ivresse, et l'ordre, autant qu'il est possible de parler d'ordre dans de telles conditions, règne à Juarez.

Du côté américain toutes les précautions sont prises pour éviter les violations de frontière, comme il en est malheureusement fréquemment survenu lors de la dernière révolution. La garnison américaine d'El Paso a été renforcée et compte maintenant le 22me d'Infanterie au grand complet, une batterie d'artillerie de campagne, quatre compagnies du 15me d'Infanterie, quatre escadrons du 4me de cavalerie. D'autre part de nombreux détachements de cavalerie, sous les ordres du colonel Steever, sont chargés du service de patrouille à la frontière.

LA REVOLUTION AU MEXIQUE.

Les insurgés s'emparent de Ciudad Juarez.

El Paso, Texas, 27 février.— Ciudad Juarez, ville frontière du Mexique et l'un des postes douaniers les plus importants de la République voisine, est tombée entre les mains des rebelles ce matin.

La garnison a capitulé à 10 heures, après n'avoir offert qu'une faible résistance. L'attaque a commencé peu après huit heures. Les rebelles au nombre d'environ trois mille, partis d'Emiliano Vasquez Gomez, ont marché sur la ville de deux directions opposées, faisant pleuvoir tout en avançant, une véritable grêle de projectiles. La garnison, comprenant quelques centaines de troupes régulières, a repoussé la première attaque avec quelque succès, mais bientôt débordés par le nombre des soldats ont mis bas les armes et les envahisseurs ont pris complète possession de la ville.

A 11 heures du matin les insurgés paraissent par groupes en poussant des vivats en l'honneur de Gomez, dans les mêmes rues où moins de 10 mois auparavant Madero obtenait sa victoire finale qui assura la chute de Diaz. En raison du peu de résistance de la garnison il ne s'est passé aucun incident regrettable à la frontière, les insurgés ayant pris la précaution de ne pas diriger le feu de leurs mitrailleuses vers le nord, évitant ainsi de faire pleuvoir des projectiles sur le territoire américain.

Un seul homme a été blessé pendant le combat, le capitaine Romero, de l'armée régulière mexicaine et encore sa blessure a-t-elle été accidentelle. Les rebelles avaient parfaitement combiné leur plan d'attaque. Par une marche de nuit ils avaient encerclé la ville, portant leurs principales forces sur le côté nord-ouest où abrités par un vaste fossé d'irrigation ils avaient pu attendre le jour sans que la garnison eût vent de leur présence.

Cette manœuvre n'a du reste été qu'une réédition de celle employée par Madero lors de son attaque contre Juarez le printemps dernier.

L'armée insurgée qui occupe Juarez est commandée par le général Emilio Campo. Celui-ci a promis qu'il maintiendrait l'ordre, et jusqu'ici la conduite des rebelles a été exemplaire. Il n'y a eu aucune tentative de pillage, aucun cas d'ivresse, et l'ordre, autant qu'il est possible de parler d'ordre dans de telles conditions, règne à Juarez.

Du côté américain toutes les précautions sont prises pour éviter les violations de frontière, comme il en est malheureusement fréquemment survenu lors de la dernière révolution. La garnison américaine d'El Paso a été renforcée et compte maintenant le 22me d'Infanterie au grand complet, une batterie d'artillerie de campagne, quatre compagnies du 15me d'Infanterie, quatre escadrons du 4me de cavalerie. D'autre part de nombreux détachements de cavalerie, sous les ordres du colonel Steever, sont chargés du service de patrouille à la frontière.

La candidature Roosevelt.

New York, 27 février.— Le gouverneur O'Neal, de l'Alabama, qui est actuellement en séjour à New York, s'est déclaré enchanté, aujourd'hui, de la décision prise par le colonel Roosevelt d'accepter la nomination présidentielle si elle lui est offerte par la Convention républicaine.

"En premier lieu, a dit M. O'Neal, cette décision augmente considérablement les chances du parti démocrate aux prochaines élections, et en second lieu elle donne au pays l'occasion de régler, une fois pour toutes, la question du troisième terme.

"Je suppose que Roosevelt obtiendra le vote de quelques uns des délégués républicains du Sud à la convention. Quel que soit le choix des républicains, il en résultera une dissension dans les rangs de leur parti, dissension qui ne peut qu'assurer notre succès."

Arrestation d'un autre suspect.

New York, 27 février.— Les actives recherches opérées par la police de New York, ici et dans les localités environnantes, en vue de mettre la main sur les audacieux bandits qui, ces jours derniers, ont assommé deux garçons de recettes de la East River National Bank et leur ont volé une somme de 25,000 dollars, ont amené aujourd'hui l'arrestation d'un troisième individu.

Le prisonnier a refusé de dévoiler son identité, mais les détectives sont persuadés qu'ils tiennent un des coupables.

Les sports d'hiver.

Saranac Lake, N. Y., 27 février.— On s'occupe actuellement ici de l'organisation d'un carnaval international de sports d'hiver dans lesquels concourront le Canada et les Etats-Unis et qui aura lieu au commencement de l'année prochaine.

Les principaux événements seront des courses de "toboggan" et de "bobsled". Les gagnants seront envoyés en Suisse et prendront part au concours pour le championnat universel.

La Chine réclame une indemnité à la Hollande.

San Francisco, 27 février.— Des navires de guerre chinois ont reçu l'ordre de se rendre à Batavia, aux Indes Néerlandaises.

Le secrétaire Knox à Colon.

Colon, 27 février.— Le croiseur des Etats-Unis "Washington" ayant à son bord Philander C. Knox, secrétaire d'Etat, et ses compagnons de voyage est entré en rade ici à 6:30 ce matin.

Tribut de reconnaissance.

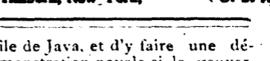
Washington, 27 février.— Le représentant Pujio a reçu hier une canne en ébène à pomme d'or, qui porte l'inscription suivante : "Les citoyens de Monroe, Lne. à Arsène P. Pujio. Leur tribut pour services marquants en faveur d'un bon gouvernement en Louisiane."

Le Message d'une Femme

Guéri Son Mari de l'ivrognerie

Ecrivez lui aujourd'hui et avec plaisir elle vous dira comment elle le fit.

Pendant plus de vingt ans son mari fut un ivrogne invétéré. Il avait essayé tous les moyens possibles de s'arrêter, mais n'avait pas réussi. Elle réussit enfin à le guérir au moyen d'un simple remède que n'importe qui peut employer ou s'en même faire prendre secrètement. Elle désire que toute personne qui a un buveur dans sa maison sache ce fait, et si ces personnes sont sincères dans leur désir de guérir cette maladie, qu'elles lui écrivent et elle leur dira exactement ce qu'est le remède. Elle a envoyé cette précieuse information à des milliers de personnes et elle vous l'enverra à vous aussi avec plaisir si vous lui écrivez aujourd'hui. Comme elle n'a rien à vendre ne lui envoyez pas d'argent. Ecrivez votre adresse complète écrite lisiblement, mentionnant si vous êtes une dame, une demoiselle ou un monsieur. Son adresse est, Miss Margaret Anderson, 508 Grand Avenue, Hillsdale, New York, U. S. A.



ile de Java, et d'y faire une démonstration navale si le gouvernement hollandais ne consent pas à verser une indemnité pour les négociants chinois qui ont été récemment attaqués et tués par des soldats hollandais.

Dans un ultimatum envoyé hier au gouvernement hollandais, le président provisoire Sun Yat Sen, a déclaré que les navires chinois bombarderaient Batavia si l'indemnité n'était pas payée avant la fin de la semaine.

Nafrage d'un vapeur au Congo belge.

Bruxelles, 27 février.— Le "Petit Bleu" a reçu aujourd'hui une dépêche annonçant que le vapeur "Delirance", appartenant au gouvernement belge et affecté à la navigation sur la rivière Kwango, au Congo Belge, a sombré hier après-midi. Trente-deux passagers et hommes de l'équipage ont été noyés.

DEPECHE

Télégraphiques

En Angleterre.

Londres, 27 janvier — On s'attend à un règlement prochain de la controverse entre les mineurs et les compagnies, et tout permet d'espérer que la grève qui devait être déclarée le 1er mars pourra être évitée.

Courses de chevaux.

Louisville, Ky, 27 février.— Selon toutes probabilités il n'y aura qu'une série de courses de printemps ici, et elles auront lieu à Churchill Downs.

L'agent général Matt Winn vient d'annoncer qu'il a été virtuellement décidé qu'on ne demanderait pas une division des dates de courses du printemps et que celles d'automne auraient lieu à Douglas Park.

Un grave incident à la frontière.

Marfa, Texas, 27 février.— Les magasins et bureaux du "ranch" appartenant à Nelson Morris, le grand "packer" de Chicago, sont

SIROP D'ANGELL CONTRE LA TOUX ET LA COQUELUCHE.

Pour Coqueluche, Bronchite, Toux, Rhumes et Mal de Gorge.

Préparé par le Dr Angell.

Chez tous les Pharmaciens. Prix 25 et 50 sous.



LE SOURIRE QUI NE S'EFFACE PAS

éclaire la physionomie de l'homme qui goûte une bouteille de bière de la AMERICAN BREWING CO. Elle dissipe la fatigue du corps et de l'esprit. Elle étanche la soif, est agréable à prendre et tonifie le système. Vous ne savez jamais quelle délicieuse boisson se peut composer le houblon et le malt jusqu'à ce que vous ayez goûté la bière de la AMERICAN BREWING CO. Faites-le aujourd'hui.

"Jones—Brasserie Main 120 ; Dépt. de Mise en Bout. Main 1440"

THE AMERICAN BREWING CO.

NOUVELLE-ORLEANS, LNE

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.